

Échos des Hauts-Plateaux [HP014]

Batifoler dans les foins

Al Nath

"Savez-vous ce que c'est que faner? Il faut que je vous l'explique: faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner."

Ainsi s'exprimait, dans sa *Lettre sur les foins* en date du 22 juillet 1671, Marie de Rabutin-Chantal, dite Marquise de Sévigné, marquise en fait "par façon de dire" pour reprendre l'expression de Roger Duchêne¹, son mari s'étant attribué ce titre.

La lettre de cette mondaine visait en fait à nuire à l'un de ses serviteurs, un dénommé Picard, qui eut l'outrecuidance de refuser de batifoler dans ses foins, lui ayant déclaré "qu'il n'était pas entré à son service pour cela, que cela n'était pas son métier." Ah, quelle audace! Ah, le vilain!

Et la Marie de continuer en recommandant à son cousin-destinataire de la lettre de ne pas recevoir ni protéger Picard, "le garçon du monde qui aime le moins faner et qui est le plus indigne qu'on le traite bien." Ah, le vaurien!

Et l'on s'étonnerait que les nobles de lignage, ou même ceux d'assimilation, eussent eu un jour de sérieux problèmes ...



Demandez donc aux anciens des Hauts-Plateaux si faner relevait du batifolage ou de l'amusement à des jeux folâtres!

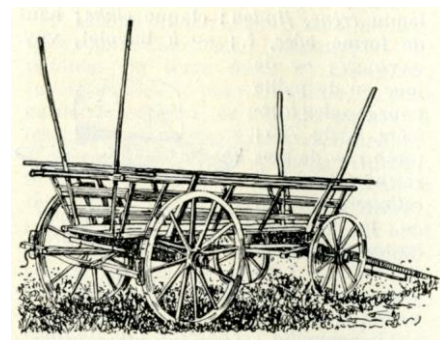
Ils se souviendront du paysan partant dès avant l'aube faucher les hautes herbes de ses prairies en longs andains (les *battes*). Il en fallait de la patience pour venir à bout de tous ces hectares herbagers. Et il fallait la battre et la rebattre moult fois cette faux avec la queux (pierre à aiguiser) qui reposait dans le coffre (*cohî*) accroché à sa ceinture en son dos.



Ces illustrations du "Dictionnaire Liégeois" de Jean Haust montrent le coffre (*cohî*) où reposait la queux (*pire di fâs*) et la façon dont il était accroché à la ceinture dans le dos du faucheur. La pointe du coffre permettait de le ficher dans le sol pendant les pauses et ainsi de ne pas renverser l'eau dans laquelle trempait la pointe de la queux.

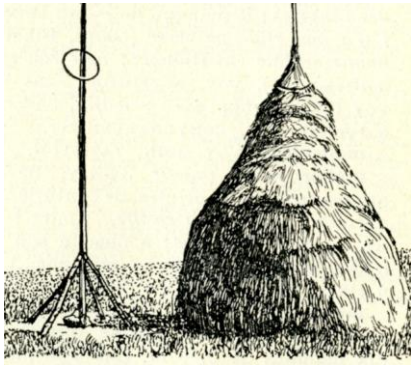
Plus tard, une fois la traite des vaches terminée, les femmes et les enfants viendraient disperser (*dzân'ler*) les herbes coupées, puis les retourner plusieurs fois, pour en assurer un séchage le plus homogène et le plus rapide possible.

Si la journée était bonne, sèche et chaude, le foin pouvait être rassemblé en bandes, en petits tas, puis en plus gros, pour être chargé sur le grand char à foin (*tchâr*), ramené à la ferme et transféré au fenil avant la fin de la journée. Tout cela manuellement. Du batifolage en effet.



Un char à foin (*tchâr*) typique du village des Hauts-Plateaux.

¹ Madame de Sévigné, *Lettres Choisies* 1988, Gallimard, Paris, 380 pp. (ISBN 978-2070379354)



Meule à foin (môye) et son ossature.

Si le ciel venait à menacer ou si la pression du temps était trop forte, le foin était stocké sur place sous forme de meules (*môyes*). Gare aux imprudents qui auraient voulu rentrer du foin humide: d'aucuns virent leur fenil, et jusqu'à tous leurs bâtiments partir en flammes et fumées²!

Pour nous les jeunes qui terminions les examens et entrions en vacances, aider aux fenaisons était l'occasion d'une bienvenue activité physique de plein air et souvent au soleil³, mais certains déchantèrent vite face à la rudesse et à la discipline de travail.

Le soir, nous nous endormions sans problème, souvent au son du martelage de la faux, remise en forme avant la fin du jour par le faucheur (*soyeû*) préparant son outil pour un autre lendemain laborieux.



Un faucheur (soyeû) battant sa faux et ses outils: l'enclumeau et le marteau qui, réunis par une courroie, s'appelaient les bat'mints.

² Le foin non complètement sec peut s'échauffer jusqu'à combustion spontanée.

³ Et pas question de s'ébattre torse nu ou en tenue encore plus légère: la prophylaxie de l'époque, "assurée" par les patrouilles de gendarmes à cheval, imposait aux hommes de garder au moins un gilet de corps. Aucune femme ne se serait dénudée au-delà des manches courtes et beaucoup portait le fichu (*norèt d'tiesse*).

Bien sûr, avec la mécanisation progressive, le fauchage, l'éparpillement, plus généralement, le traitement du foin fut facilité et accéléré. Les femmes et enfants gardaient la tâche finale et méticuleuse de ratisser jusqu'aux derniers brins secs. On était souvent étonné du volume de foin qui pouvait encore être récolté ainsi.

La manutention fut fortement réduite par les botteleuses. La mise en bottes eut d'autres avantages comme le compactage du foin, la possibilité d'utiliser des plateformes pour un transport plus efficace. Les vieux chars à foin se renversant parfois parce que mal chargés disparurent pratiquement du paysage.

Un gros progrès vint aussi de l'utilisation de souffleurs qui dispensèrent du travail éreintant de levage des fourchées vers le fenil – bien loin du batifolage!

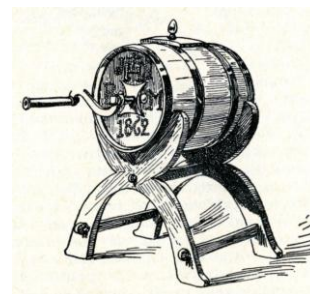


Comme évoqué plus haut, toutes ces folâtreries de la fenaison venaient bien sûr s'ajouter au régime de croisière de la ferme, comme la traite des vaches, matin et soir, suivie de l'écémage, aussi manuel autrefois.

Et, qui sait, notre mondaine de Sévigné aurait peut-être prétendu que c'était pour assouvir leurs phantasmes que les fermières s'agitaient sur les barattes (*moûssi*) pour faire le beurre ...



Une ancienne baratte (moûssi) ...



... et une version plus évoluée (tonê à boûre).



Arrangement typique des bûches, le bois étant découpé, fendu, empilé et vendu en cordes ou en stères (1 corde = 2 stères sur les Hauts-Plateaux; valeur de la corde variable d'une région à l'autre).

La liste pourrait être poursuivie. Ainsi c'était certainement pour le plaisant batifolage de s'assouplir les poignets et de bien se fortifier les biceps et pectoraux que les paysans s'adonnaient à la taille annuelle des haies d'aubépine⁴ – parfois des hectomètres – délimitant leurs parcelles, sinon à refaire les clôtures de barbelés.

Et que dire du bucheronnage en hiver, pratiqué sans aucun doute pour ne pas perdre la main et le plaisir de se retrouver autour d'un feu de bois, avalant les déchets de la coupe du lot acheté aux autorités forestières.

Les produits en étaient destinés soit aux scieries, soit aux mines⁵, soit le plus souvent, de la part des petits paysans non professionnels, pour leur propre chauffage.

Dans ce cas, les longs tas de bois, mesurés en cordes (*cwèdes du bwè*) étaient ramenés au printemps lorsque les chemins devenaient plus praticables.

Bien sûr, là aussi, les choses s'améliorèrent avec l'introduction des tronçonneuses et l'utilisation de tracteurs pour le débardage, même si, au vu des dégâts laissés parfois dans le sol par les engins, on a tendance aujourd'hui à revenir à l'utilisation de chevaux dans certains cas.

⁴ Ah, ces feux où étaient brûlés les déchets de tonte des haies qu'il fallait aussi sécher avant leur mise en tas! Pommes de terre en poche, les gamins surveillaient les colonnes de fumée s'élevant ci et là, attendaient le moment où les feux auraient achevé de se consommer et s'y retrouvaient pour "faire péter les patates" dans les cendres chaudes. Les pow-pows juvéniles de l'époque!

⁵ Voir "La grande peur de Djusse", *Le Ciel* 73 (2011) 346-351 (<<http://www.potinsduranie.org/leciel1111.pdf>>).



La louche à purin (loce à dâ), outil de tout bon jardinier des temps anciens.

Et j'allais oublier un autre batifolage, défolement sans contrainte et particulièrement apprécié: l'épandage manuel des bouses de vaches! Et vole, et se disperse l'excrément! Et bien sûr à l'époque, on ignorait tout des effets de la flatulence des bovidés sur l'atmosphère terrestre ...

Pour terminer dans le même rayon, mentionnons le bêchage du jardin et sa fertilisation à l'aide de la grande louche à purin (*loce à dâ*) s'alimentant dans la citerne domestique dont nous avons parlé dans la chronique précédente⁶. Ah, ce batifolage aux odeurs persistant sur plusieurs jours!



Au vu de ces plaisirs, s'étonnerait-on qu'il y eût des mouvements d'humeur dans les campagnes contre les châtelains aux idées folâtres?

Mais laissons là Marie de Rabutin-Chantal et ses admirateurs littéraires. Elle ne fut finalement que représentative de son époque. Sa renommée doit beaucoup à la survie de certaines de ses lettres et à l'initiative de sa petite-fille Pauline de Grignan, Marquise de Simiane, qui en assura la publication.

Pour notre propos ici, ne devrions-nous pas plutôt nous demander si les mondanités ont vraiment évolué? On pourrait parfois en douter au vu de la superficialité folâtre rencontrée aujourd'hui dans nombre d'attitudes intellectuelles, politiciennes et surtout médiatiques déconnectées des réalités quotidiennes.

D'autres révolutions en perspective? 

⁶ Voir "Le remblai", *Vennggeist* (janvier 2016) (<http://www.hautsplateaux.org/hp013_201601.pdf>).